

Ross, W. Gillies (1974) *Three Eastern Townships Mining Villages since 1863 : Albert Mines, Capelton and Eustis, Québec.* Lennoxville (Québec), Department of Geography, Bishop's University. 187 p.

Christian Morissonneau

Volume 19, numéro 48, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021304ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021304ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morissonneau, C. (1975). Compte rendu de [Ross, W. Gillies (1974) *Three Eastern Townships Mining Villages since 1863 : Albert Mines, Capelton and Eustis, Québec.* Lennoxville (Québec), Department of Geography, Bishop's University. 187 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 19 (48), 589-590.
<https://doi.org/10.7202/021304ar>

arbres, les plus élevés en altitude (en l'espèce des *Fagus sylvatica* L.) sont nains, avec des formes rappelant un peu celles qu'a décrites Serge Payette à la limite nord de la toundra forestière du Québec. Les formes sont influencées par le vent, et pourront — en Pologne comme au Nouveau-Québec — être un indice pour l'implantation optimale d'éoliennes, en vue de la production d'énergie. Dolecki fournit 60 mesures de vitesse de croissance des *Fagus*. Celle-ci passe de 1,3 mm par an à 1070 mètres d'altitude, à 0,9 vers 1200 mètres.

André CAILLEUX
9, Avenue de la Trémouille
94100 Saint-Maur-des-Fossés,
France.

ROSS, W. Gillies (1974) **Three Eastern Townships Mining Villages since 1863: Albert Mines, Capelton and Eustis, Québec**. Lennoxville (Québec), Department of Geography, Bishop's University. 187 p.

Qui n'a pas entendu parler des villages miniers fantômes ? Chacun songe alors aux ruées vers l'or de la Californie et du Klondyke, aux booms miniers souvent aussi brefs qu'intenses, aux villes-champignons peuplées d'aventuriers, à l'organisation culturelle originale (l'esprit de la frontière !). Le Québec a connu quelques fièvres minières qui, pour être moins spectaculaires, n'ont pas moins défrayé la chronique provinciale : l'or de la Chaudière, le cuivre d'Abitibi et celui de Chibougamau. Pour beaucoup de gens, la mine, dans les Cantons de l'Est, c'est l'amiante ; peu savent que c'est aussi le cuivre et qu'il y a une centaine d'années, exactement dans les années 1860, il existait un véritable « copper excitement ». Quelques rares mines étaient ouvertes avant 1860, mais dix ans plus tard plus de cinq cents « copper localities » étaient signalées.

Lors de la guerre civile américaine (1860-1865), la technologie de l'armement faisait — comme pendant toute guerre — des progrès significatifs qui se traduisaient par l'emploi plus important du cuivre. La forte demande de guerre haussa le prix du métal qui passa de 20 cents en 1861 à 55 cents en 1864. Les Américains n'avaient pas encore découvert leurs fabuleux dépôts de « porphyry copper » de l'Utah (Bingham) et surtout du fameux district de Butte (Montana), avec entre autre, la mine Anaconda. La plupart des mines de la région de Sherbrooke s'ouvrirent durant la guerre civile. Cette région avait été explorée au point de vue géologique par des prospecteurs et par le « Geological Survey » du Canada. Dès 1941, on rapportait des découvertes de cuivre.

La production avait plus que quadruplé de 1861 à la fin de la décennie. La mine Harvey Hill (canton de Leeds) battait le record canadien de profondeur et on disait que la mine Acton (canton d'Acton) produisait, dans les années 1860, le plus de cuivre au monde.

Il n'y a pas d'exagération à parler de boom minier dans le cas des Cantons-de-l'Est. Le nombre des mines de métaux de cette époque n'a pas été dépassé, mais quoique la plupart des exploitations se soient centrées ensuite sur une plus grande variété de minéraux, métalliques et non-métalliques (tel l'amiante), le cuivre joue encore un rôle économique appréciable dans cette région. Ainsi, on a ouvert deux petites mines près du lac Aylmer (Stratford et Fontainebleau).

Les monts Stoke recelaient la plupart des exploitations ; ainsi, à quelques milles au sud-ouest de Sherbrooke et Lennoxville, existaient cinquante mines et gîtes connus avant 1912. C'est dans cette zone densément exploitée que s'ouvrirent les villages d'Albert Mines, Capelton et Eustis dans les années 1860. Ce sont ces trois villages qu'étudie l'Auteur, depuis leur ouverture jusqu'à l'époque actuelle. Un chapitre focalise

l'étude aux environs de 1905, en touchant à la vie quotidienne mais sans aborder les problèmes sociaux liés aux conditions de travail des mineurs. Néanmoins, et c'est une des parties les plus intéressantes du travail, une trentaine de pages est consacrée à la dégradation de l'environnement du temps de l'exploitation (pollution de l'air et de l'eau) et les traces encore visibles dans le paysage (déforestation). Le dernier chapitre est consacré à la population et à ses caractéristiques socio-économiques.

En conclusion, signalons une lacune relevée plus haut : l'étude en profondeur des rapports sociaux et des conditions de travail ; avec aussi ce qui pouvait distinguer ces villes minières d'une région déjà organisée avec les villes minières des régions neuves (variations, entre autres, de la population quant à son origine géographique et à son profil démographique). De toutes façons, ces mines ouvertes à quelques milles de Sherbrooke n'étaient pas pionnières dans la prolétarianisation d'une population agricole : les usines de textile installées dans cette même ville utilisaient déjà la main d'oeuvre à bon marché de la région. L'auteur n'aborde pas ces problèmes, s'en tenant au niveau fonctionnaliste de la géographie historique traditionnelle. Une annexe de 91 photographies est fort bien venue ; la plupart sont de bonne qualité documentaire pour la reconstitution visuelle des villes et de leur vie quotidienne, depuis les photos de groupes de mineurs jusqu'aux équipes de base-ball et de hockey, en passant par les photos de famille. Au total, une contribution intéressante à un aspect géo-historique mal connu du Québec. Le département de géographie de Bishop's University, où enseigne l'auteur W. Gillies Ross, est bien avisé de publier les travaux de ses chercheurs, dans une présentation modeste mais qui devrait en faciliter la diffusion par un bas prix de revient (sans doute !).

Christian MORISSONNEAU,
Université McGill, Montréal.